

August 2021

## FROM CATASTROPHE TO CATHARSIS: THE EXPLOSION OF THE PORT OF BEIRUT IN TWO TEXTS THAT HEALDE LA CATASTROPHE A LA CATHARSISL'EXPLOSION DU PORT DE BEYROUTH DANS DEUX TEXTES QUI PANSENT

Christelle Stephan-Hayek

*Faculté des Arts et Sciences - Université Saint-Esprit de Kaslik, Lebanon, christellestephan@usek.edu.lb*

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [Architecture Commons](#), [Arts and Humanities Commons](#), [Education Commons](#), and the [Law Commons](#)

---

### Recommended Citation

Stephan-Hayek, Christelle (2021) "FROM CATASTROPHE TO CATHARSIS: THE EXPLOSION OF THE PORT OF BEIRUT IN TWO TEXTS THAT HEALDE LA CATASTROPHE A LA CATHARSISL'EXPLOSION DU PORT DE BEYROUTH DANS DEUX TEXTES QUI PANSENT," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 3 : Iss. 1 , Article 2.

Available at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal/vol3/iss1/2>

This Article is brought to you for free and open access by Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact [ibtihal@bau.edu.lb](mailto:ibtihal@bau.edu.lb).

---

# FROM CATASTROPHE TO CATHARSIS: THE EXPLOSION OF THE PORT OF BEIRUT IN TWO TEXTS THAT HEALDE LA CATASTROPHE A LA CATHARSISL'EXPLOSION DU PORT DE BEYROUTH DANS DEUX TEXTES QUI PANSENT

## Abstract

Abstract: Catastrophe, a notion as old as man, is today considered obsolete in the scientific sphere, since it constitutes "a blinding image which distracts the researcher from his object by its capacity to dazzle" (Coanus, Duchêne, Martinais, 2004). This is how the notion of "risk" replaced that of "disaster", since a risk can be calculated, prevented, avoided, reduced, etc. The disaster would thus become a "risk that has been realized".

The double explosion of the port of Beirut is therefore this disaster. "In five seconds: two hundred dead, one hundred and fifty missing, six thousand wounded, nine thousand buildings damaged, two hundred thousand homes destroyed as well as hundreds of heritage and historic buildings and four hospitals, ten thousand businesses, workshops, stalls, shops, restaurants, cafes, pubs reduced to crumbs, dozens of art galleries, workshops of painters and sculptors, stylists, designers, architects swept away. In five seconds."(Majdalani, 2020, p. 120)

Between risk and catastrophe, in the midst of traumatic tragedy, on the still smoking ruins, with rage, with force, with pain, the authors stand up, pen or guitar in hand, for a necessary catharsis. Indeed, "the inevitability and uncontrolled nature of the situation is compensated by the capacity of men to react and to mobilize."(Clavandier, 2011) This is how we are going to look at two texts, born from the rubble of the port of Beirut, in an attempt to detect their cathartic essence. The first text is that of a Lebanese songwriter, Anthony Ojeil, who takes up the country's hymn of Brel, under the title "Vent d'espoir", a few days after the disaster, and the second, that of the playwright of Lebanese origin, Wajdi Mouawad, appeared in the newspaper Le Monde, 4 days after August 4.

Résumé: La catastrophe, notion aussi vieille que l'homme, est aujourd'hui considérée comme obsolète dans la sphère scientifique, puisqu'elle constitue « une image aveuglante qui détourne le chercheur de son objet par sa capacité à éblouir » (Coanus, Duchêne, Martinais, 2004). C'est ainsi que la notion de « risque » a supplanté celle de « catastrophe », puisqu'un risque peut être calculé, prévenu, évité, diminué, etc. La catastrophe deviendrait ainsi un « risque qui a été réalisé ». La double explosion du port de Beyrouth du 4 août 2020 est donc cette catastrophe. « En cinq secondes : deux cents morts, cent cinquante disparus, six mille blessés, neuf mille bâtiments endommagés, deux cent mille habitations détruites ainsi que des centaines de bâtiments patrimoniaux et historiques et quatre hôpitaux, dix mille commerces, ateliers, échoppes, boutiques, restaurants, cafés, pubs réduits en miettes, des dizaines de galeries d'art, d'ateliers de peintres et de sculpteurs, de stylistes, de designers, d'architectes balayés. En cinq secondes. » (Majdalani, 2020, p. 120) Après le risque et la catastrophe, en pleine tragédie traumatique, sur les ruines encore fumantes, avec rage, avec force, avec douleur, les auteurs se lèvent, la plume ou la guitare à la main, pour une catharsis nécessaire. En effet, « [l]e caractère inéluctable et incontrôlé de la situation est compensé par la capacité des hommes à réagir et à se mobiliser. » (Clavandier, 2011) C'est ainsi que nous allons nous intéresser à deux textes, nés des décombres du port de Beyrouth, pour tenter d'en déceler l'essence cathartique. Le premier texte est celui d'un auteur compositeur libanais, Anthony Ojeil, qui reprend l'hymne au pays de Brel, sous le titre « Vent d'espoir », quelques jours après la catastrophe, et le deuxième, celui du dramaturge d'origine libanaise, Wajdi Mouawad, paru dans le journal Le Monde, 4 jours après le 4 août.

## Keywords

Beirut – 4th August 2020 – disaster – catharsis – WajdiMouawad – Anthony Ojeil - port de Beyrouth – 4

---

août 2020 – catastrophe – catharsis – Wajdi Mouawad – Anthony Ojeil

## 1. INTRODUCTION

La catastrophe, notion aussi vieille que l'homme, est aujourd'hui considérée comme quelque peu obsolète dans la sphère scientifique, puisqu'elle constitue « une image aveuglante qui détourne le chercheur de son objet par sa capacité à éblouir » (Coanus, Duchêne, Martinais, 2004). C'est ainsi que la notion de « risque » a supplanté celle de « catastrophe », puisqu'un risque peut être calculé, prévenu, évité, diminué, etc. La catastrophe deviendrait ainsi un « risque qui a été réalisé ».

La double explosion du port de Beyrouth du 4 août 2020 est donc cette catastrophe. « En cinq secondes : deux cents morts, cent cinquante disparus, six mille blessés, neuf mille bâtiments endommagés, deux cent mille habitations détruites ainsi que des centaines de bâtiments patrimoniaux et historiques et quatre hôpitaux, dix mille commerces, ateliers, échoppes, boutiques, restaurants, cafés, pubs réduits en miettes, des dizaines de galeries d'art, d'ateliers de peintres et de sculpteurs, de stylistes, de designers, d'architectes balayés. En cinq secondes. » (Majdalani, 2020, p. 120)

Après le risque et la catastrophe, en pleine tragédie traumatique, sur les ruines encore fumantes, avec rage, avec force, avec douleur, les auteurs se lèvent, la plume ou la guitare à la main, pour une catharsis nécessaire. En effet, « [l]e caractère inéluctable et incontrôlé de la situation est compensé par la capacité des hommes à réagir et à se mobiliser. » (Clavandier, 2011)

C'est ainsi que nous allons nous intéresser à deux textes, nés des décombres du port de Beyrouth, pour tenter d'en déceler l'essence cathartique. Le premier texte est celui d'un auteur compositeur libanais, Anthony Ojeil, qui reprend l'hymne au pays de Brel, sous le titre « Vent d'espoir », quelques jours après la catastrophe, et le deuxième, celui du dramaturge d'origine libanaise, Wajdi Mouawad, paru dans le journal *Le Monde*, quatre jours après le 4 août.

Nous allons tenter de voir comment les mots peuvent essayer de libérer l'Homme des griffes de la monstruosité, en nous penchant, dans un premier temps, sur l'essence et les visages du monstre, avant de rappeler, dans un deuxième temps, l'ancestral pouvoir cathartique des mots.

## 2. LA MONSTRUOSITE HUMAINE

« Une monstruosité est une tragédie dont on n'a pas trouvé de mots pour la raconter. On ne trouvera pas de sitôt les mots pour dire celle qui vient de dévaster les Libanais. Cette déflagration restera la monstruosité de ce pays. » (Mouawad, 2020, p. 1) C'est avec ces mots que Wajdi Mouawad, dramaturge d'origine libanaise, vivant en France – après plusieurs années passées au Canada, depuis son exil pendant la guerre civile libanaise, alors qu'il était enfant – ouvre la tribune du quotidien français, *Le Monde*, du 8 août 2020.

Et Mouawad sait reconnaître un monstre lorsqu'il en voit un, lui qui a assisté à l'attaque de l'autobus palestinien du 13 avril 1975, à Aïn El Remmaneh et qui, toute sa carrière durant, a essayé d'exorciser les démons de cette vision apocalyptique, qui aura traumatisé l'enfant de sept ans qu'il était alors. Spécialiste de la tragédie, notamment grecque, et plus précisément celle de Sophocle, qu'il revisite passionnément dans son œuvre, Mouawad identifie aisément la tragédie humaine, ou plutôt inhumaine, que Beyrouth a vécue ce mardi 4 août 2020, à 18h07. Il voit là toute l'horreur et toute la fatalité, la boucle bouclée du cercle vicieux de ce 13 avril 1975 qui lui revient, comme automatiquement en mémoire. Une étincelle, une déflagration, et puis l'indicible horreur de la mort absurde.

Selon le philosophe français Christian Godin, « la catastrophe peut être définie comme un événement d'une intensité tragique maximale accompagné ou suivi de destructions multiples. Elle fait planer sur l'existence humaine une mort de masse. Elle est un événement monstrueux, l'absolu du risque et de l'accident. » (Godin, 2009, §4) Or, « [l]e monstre est [...] une figure de l'illimité. Il symbolise la remise en cause de la frontière qui sépare les hommes des animaux, les hommes de la divinité, la vie de la mort comme horizon, le permis de l'interdit, le normal de l'anormal... » (Foucart, 2010, §55)

L'association de la catastrophe à l'image du monstre n'est donc pas fortuite : illimitée par sa portée, la catastrophe interroge les limites connues et remet en question les seuils souvent considérés comme infranchissables. En effet, l'explosion du 4 août a cela de monstrueux qu'en plus de massacrer, elle détraque l'espace et le temps, nous déstabilise ou, comme le dit Anthony Ojeil, « Avec une bombe au cœur, [...] [elle] vient [...] écarteler » (Ojeil, 2020) le pays, la ville, la rue, la maison, la chambre, le lit, l'oreiller, la plume.

Vue au prisme de la temporalité, c'est une horreur qui a frappé au moment où personne ne l'attendait. Et cette irruption, aussi imprévue qu'imprévisible, dans l'écoulement quotidien et monotone de cette fin d'après-midi chaude et banale d'un été beyrouthin est, en tous points, tératologique parce qu'elle éventre le temps familial, rassurant, et le défigure.

Parallèlement à ce temps disloqué, l'espace vole en éclats. En effet, lorsqu'une jeune fille dans sa chambre voit les fenêtres se pulvériser, lorsque qu'un jeune homme est soufflé de son lit, lorsqu'une femme est projetée contre le mur de la salle de bains, lorsqu'un vieil homme voit son fauteuil et son café éjectés du séjour de son quotidien, c'est notre espace le plus intime qui est violé, notre cocon de sécurité qui est atomisé, disloqué par cette créature immonde qui franchit tous les seuils, dépasse toutes les limites, pour nous implorer en toute impunité. Or, selon la philosophe et architecte Chris Younès, « la maison-logis est une première centration, une médiation avec les origines.[...] Elle est refuge, espace de sécurité ; là où chacun peut se décharger de ses fardeaux et reprendre des forces pour le lendemain. » (Younès, 2007, p. 46) et Bachelard de renchérir que « la maison est notre coin du monde. Elle est [...] notre premier univers. » (Bachelard, 1957, p. 24) Mais lors de cette catastrophe, la maison, cet espace originel et protecteur par essence, explose en mille morceaux, perd ses traits rassurants pour n'être plus que béance et gravats, pour ne plus inspirer que peur et horreur.

La déflagration aura ainsi réussi à détraquer notre espace-temps quotidien, familial, pour le dénaturer, le transformer en « unheimliche », cette « inquiétante étrangeté » qui, comme le définit Freud (1985), est ressentie face à ce qui nous était familier et qui, pour une raison ou une autre, ne l'est plus. Comme cette maison qui nous a vus grandir mais que nous ne reconnaissons plus, et qui ne nous reconnaît plus... car, par la même occasion, l'explosion nous a défigurés, en réveillant l'inouï tapi en nous. « [C]e qui a explosé ce mardi 4 août à Beyrouth, n'est pas seulement un stock de 2750 tonnes de nitrate d'ammonium, c'est toute la colère contenue dans le cœur de 15 millions de Libanais (4 au pays et 11 à l'extérieur) une colère à ce point refoulée, si condensée, si pressurisée, que plus rien ne pouvait plus la contenir. » (Mouawad, 2020)

« Avec le vent du port, écoutez-le craquer, ce beau pays qui est le mien. » (Ojeil, 2020) Ce craquement de l'extérieur va provoquer une plaie intérieure incommensurablement profonde, « Quand ces larmes qui coulent nous déchirent d'en dedans. » (Ojeil, 2020) Or, « le monstrueux résulte d'une extrême difficulté à construire de l'« entre », du « transverse », du transitionnel, entre ces deux pôles que constituent l'intérieur et l'extérieur.[...] Ces deux mondes, en principe, ne peuvent pas se rencontrer ; ils sont comme deux dimensions parallèles dont la rencontre est impossible, inacceptable. » (Foucart, 2010, §62-63) Et l'immonde réside dans cette rencontre justement, dans cette insupportable adéquation entre l'éclat de verre et l'éclat de douleur, entre cette explosion atomique et la désintégration du cœur.

Mais face au monstre, Thésée lance l'assaut, Ulysse s'ingénie, le caméléon se camoufle, l'autruche s'oblige à fermer les yeux... et l'artiste prend la plume, ou le pinceau, ou l'archet.

### **3. ET PAR LE POUVOIR D'UN MOT...**

C'est ainsi qu'engagé dans la Résistance française, Paul Éluard noircit le papier en 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale – chaque époque a sa monstruosité, pour lancer un message d'espoir et inspirer un souffle de liberté face à l'occupation allemande, et, « par le pouvoir d'un mot [...] recommence [s]a vie. » (Éluard, 1942)

La catastrophe, « par son ampleur, [...] affecte les esprits et se dénoue dans une catharsis finale qui vient clore la tragédie. » (Clavandier, 2011, p. 3) Dans sa *Poétique*, Aristote définit justement la catharsis comme étant une fonction de la tragédie, qui libère les spectateurs de leurs passions en les exprimant symboliquement. (Aristote, 1990, p. 102)

Pour purger l'horreur, la douleur et le désarroi, des Libanais de tous bords ont réagi, se sont exprimés, en cris, en pleurs, en affiches, en articles, en chansons, en romans, en messages, en vers, en prose, en vrac, en espérant... même si l'espoir était asphyxié, pris au piège sous les décombres.

Dans la tribune du *Monde*, Wajdi Mouawad condamne violemment le crime qu'a constitué, à ses yeux, la terrible explosion du 4 août. Les mots acérés qu'il emploie n'épargnent personne. Pour lui, le point de non-retour est atteint. « Plus aucune crainte, plus aucune inquiétude, plus aucune peur, rien n'était assez grand, aucune frayeur, ni de l'avenir ni du présent, tant l'avenir s'est fané et le présent est devenu un fardeau. Et quant au passé, il n'est que douleur et honte, honte, honte et honte encore. » (Mouawad, 2020) Le clou s'enfonce, mot après mot, coup après coup. Les mots expriment, les mots crient, les mots hurlent le refus, la colère et le dégoût. Par ces répétitions répétitives, la douleur sort, se propage, soulage d'autres douleurs enfouies. C'est le pouvoir de la catharsis, la puissance libératrice des mots – maux.

Justement, si Mouawad identifie le passé à la douleur et à mille hontes, si, pour lui, le présent est « un fardeau » et l'avenir s'est désormais « fané », il n'en propose pas moins une lucarne d'espoir, un angle de vue quelque peu optimiste de voir la tragédie. « Malgré les destructions, malgré les morts et les chagrins insupportables de ces morts et de ces disparus qui se rajoutent à la cohorte des morts et des disparus, ce qui vient d'arriver est du côté du peuple libanais. Cette explosion est de leur côté, elle est leur dernière force jetée dans la bataille contre ceux qui les écrasent, elle est, malgré le malheur qu'elle amène avec elle, leur ange exterminateur. Elle pose un point final à toutes les mascarades. » (Mouawad, 2020) Le dramaturge considère ainsi qu'avec cette tragédie, les Libanais touchent le fond et ne peuvent donc plus, mathématiquement, que remonter.

Parallèlement à cette possibilité de lueur, Anthony Ojeil a, pour sa part, fait le choix, clair, de la clarté. C'est ainsi qu'il propose une reprise de l'hymne que Jacques Brel dédie à sa Belgique natale, « Le plat pays ». Hommage poignant à un pays chéri dans sa « platitude », la chanson de Brel représente l'amour d'une Terre, le respect d'une culture. Par le titre qu'il choisit, « Vent d'espoir », Ojeil donne le ton, corroboré d'ailleurs par les images de la vidéo qui accompagne la chanson.

Le cheminement de la chanson suit les pas du Liban. D'abord, « avec le vent d'Eden », le pays semble transcender le terrestre pour atteindre la perfection, « avec un cielsi haut que l'on voit l'Éternel. » (Ojeil, 2020) Mais Icare – involontaire ou pas, le pays bascule à ces mots. Dans la chanson, c'est après « Éternel » que retentit la déflagration et que jaillit le champignon atomique. Prométhée imprudent, qui a fait preuve d'une « hybris » impardonnable en voulant se mesurer aux Dieux, le Liban est châtié. « Soudain un ciel si gris que nos cœurs sont fendus » (Ojeil, 2020) et l'adverbe « soudain » vient rompre l'équilibre du temps et de l'espace, l'équilibre précaire de 4 millions de couleurs. Le vent d'Eden devient « le vent du port », le souffle ravageur de la terrible explosion, la rafale atomique qui « vient l'écarteler [...] et nous fait sangloter. » (Ojeil, 2020) Mais Ojeil ne s'attarde pas en lamentations. Sur les ruines encore fumantes, à travers les « larmes qui coulent, sur les joues d'un enfant [...] [et] nous déchirent d'en dedans » (Ojeil, 2020), il fait souffler le « vent d'espoir » éponyme, celui qui ravive les forces et nous « remet debout » (Ojeil, 2020), celui qui nous rend forts et nous permettra même, par la puissance de son rêve, de rire, un jour prochain. Cette projection dans un avenir heureux, où « le vent est au blé » (Ojeil, 2020), encore une fois, lors d'un été chaud et insouciant, clôture le poème chanté sur une note positive, porteuse d'espoir, bouclant la boucle avec le titre, dans un cercle devenu vertueux, par le pouvoir des mots qui célèbrent puis pleurent puis pansent.

#### 4. CONCLUSION

Jean-Paul Sartre disait : « Longtemps, j'ai pris ma plume comme une épée. » affirmant par là la puissance de la littérature engagée en particulier, et de l'art engagé en général.

Face à la tragédie qui frappe, le monde se fige un instant avant que des voix s'élèvent. « Accessible à tous par son immédiateté, édifiante par son évidence et terrifiante par sa portée » (Clavandier, 2011, p. 2), la catastrophe a, en effet, le pouvoir de ravager aussi bien le concret que

le moral, de pulvériser les pierres comme les cœurs, comme elle réussit, sans doute malgré elle, à rassembler, à renforcer les liens de la solidarité.

En effet, face à l'horreur, les Libanais ont répondu présents, « peuple si fort qui se remet debout » (Ojeil, 2020), qui se bat, se débat, se rabat sur une brèche, sur un rien, sur une miette d'espoir perdue.

Fort de sa désormais célèbre résilience, le Libanais espère toujours, s'adapte à tout, même à l'impossible. Mais, aveuglé, il ne voit pas que, faible de sa désormais célèbre résilience, il est devenu la grenouille grillée de l'expérience, mille fois mutante, génétiquement monstrueuse, qui survit encore dans la casserole à 2000 degrés où l'eau a disparu depuis belle lurette et où les flammes même étouffent.

## **BIBLIOGRAPHIE**

### **CORPUS**

- Mouawad W. (2020). Tribune, *Le Monde*, 08-08-2020, lemonde.fr
- Ojeil A. (2020). Vent d'espoir. n.p.

### **REFERENCES**

- Aristote, P. (1990). trad. de Michel Magnien. *Paris, Librairie générale française.*
- Bachelard G. (1957). *La poétique de l'espace.* Paris : PUF.
- Clavandier, G. (2011). *Faire face à la catastrophe.* laviedesidées. fr.
- Coanus, T., Duchêne, F., & Martinais, E. (2004). Risque, territoire et longue durée: vers une "société du risque"?. In *Les Annales de la recherche urbaine.*
- Éluard P. (1942). *Poésie et liberté 1942.* Paris : Les éditions de la main à plume.
- Foucart, J. (2010). Monstruosité et transversalité. Figures contemporaines du monstrueux. *Pensée plurielle*, (2), 45-61.
- Freu Godin, C. (2009). Ouvertures à un concept: la catastrophe. *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, (22).d, S. (1985).
- L'inquiétante étrangeté et autres essais Paris, éd. *Gallimard, Coll. «folio essais.*
- Godin, C. (2009). Ouvertures à un concept: la catastrophe. *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, (22).
- Majdalani C. (2020). *Beyrouth 2020 : journal d'un effondrement.* Paris : Actes Sud.